

INSTITUT DE FRANCE

DEUXIÈME MILLÉNAIRE

DE LA NAISSANCE

DE

VIRGILE

FÊTES ORGANISÉES
PAR LE COMITÉ FRANCE-ITALIE

les 25 et 29 mars 1930



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXX

INSTITUT.
1930. — 5.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165871

DEUXIÈME MILLÉNAIRE

DE LA NAISSANCE

DE

VIRGILE

SÉANCE ORGANISÉE A LA SORBONNE

PAR LE COMITÉ FRANCE-ITALIE

le mardi 25 mars 1930

DISCOURS

DE

M. CAMILLE JULLIAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française, en apportant son hommage à Virgile et à Dante, apporte en même temps le tribut de son amitié à l'Italie, qu'ils ont célébrée tous deux. Car, au-dessus des deux grands poètes, dominant leur nom et inspirant leur œuvre, notre Compagnie, fille et servante de la France, aperçoit une nation, une patrie semblable à la nôtre, issue comme elle du sang européen, comme

elle façonnée par la nature souveraine, et, comme elle encore, ayant lutté et souffert durant de longs siècles pour libérer le corps de son unité, et donner à ce corps une âme qui soit éternelle.

C'est cette Italie que Virgile a aimée, lorsqu'elle retrouva une nouvelle jeunesse au lendemain des guerres civiles. L'Empire romain, César Auguste et le Capitole commandant au monde, ne pouvaient être pour son cœur pacifique que l'accident d'un jour. Italien de naissance, il rêvait d'une Italie qui ne vivrait que pour ses enfants, foyer sacré d'une famille unie. J'imagine qu'il eût applaudi à ce cri de colère du grand tribun : « Silence à vous, que l'Italie ne reconnaît point pour ses fils. » Lui, il la connaissait bien, il l'adorait en fils et en poète, cette terre bénie entre toutes. Il savait que, des tribus diverses immigrées un jour dans ses vallées, Etrusques, Gaulois, Grecs ou Latins, le ciel et le sol avaient fait une seule race d'hommes, et que les destins devaient à cette race de ne plus former qu'un seul peuple.

De cette Italie, Virgile a goûté toutes les séductions et compris tous les devoirs. Le premier chant sorti de ses lèvres est un appel au labour, au labeur de la glèbe natale. Son plus beau poème est un acte de tendresse et de dévotion, remerciant les dieux de tous les dons qu'ils ont faits à cette terre : les vignes qui s'inclinent sur les coteaux, les abeilles qui bourdonnent à la lisière des bois, et surtout les blés qui jaunissent au printemps dans les plaines de la Campanie. L'image symbolique que réveille en nous le nom de Virgile, ce n'est pas Énée, brandissant l'épée conquérante de la bataille, ce sont les gerbes d'épis que

les moissonneurs rapportent en chantant à la lumière du soleil couchant.

Lui aussi, Dante, a été d'abord et surtout un Italien. Et c'est pour cela qu'il a cherché et rencontré Virgile, et que Virgile l'a guidé dans le royaume des ombres, simulacre du règne des réalités. Et c'est pour cela que nous les associons tous deux aujourd'hui, en une fête du passé qui est aussi une fête du présent.

De cette Italie, tout ainsi que le poète de Mantoue, Dante a dû rêver qu'elle écarterait l'étranger et qu'elle-même ne menacerait pas l'étranger. Il a souhaité qu'elle redevînt un être vivant, vivant de sa vie propre et intense, et animé d'un souffle libre et fort pour toute la durée des âges. Et il a accompli, Dante, cet ouvrage extraordinaire, unique peut-être dans l'histoire des lettres humaines, qu'à cette Italie de l'avenir il a fixé son langage, une langue qui est demeurée inviolable, la parole même de la patrie.

Le blé de ses sillons, la beauté de sa langue, ce que produit le sol dans sa pureté, ce qu'exprime l'homme dans son esprit, voilà ce que Dante et Virgile ont donné ou rendu à l'Italie. Ils ont été, chacun à sa manière, des créateurs de la même patrie, qu'ils ont voulue puissante et fière, mais laborieuse et paisible. Et c'est pourquoi aujourd'hui l'Académie française, asile de travail, de paix et de patriotisme, a désiré saluer l'Italie en la mémoire de ses deux plus grands poètes.

A LA MUSE DE VIRGILE

PAR

M. PIERRE DE NOLHAC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La terre de beauté qu'étreint sa mer divine,
L'Italie à jamais est sacrée à nos yeux :
Nous possédons son âme et nous serons des dieux,
Car nous avons grandi sous la Muse latine.

Dès nos jours d'écoliers, son verbe triomphant
Abreuva notre esprit à la coupe des sages,
Et Virgile, enchanteur des mots et des images,
Elargit l'horizon de nos rêves d'enfant.

Par lui venait à nous le vieillard aux abeilles,
Alternait dans les champs la flûte des bergers,

Et sur les flots semés de gloire et de dangers
La route des héros se peuplait de merveilles.

Le poème immortel dont il nous a fait don
Nous parlait à la fois de l'histoire et de l'homme ;
Vénus nous instruisait de la grandeur de Rome,
Nous apprenions l'amour aux larmes de Didon.

Aussi quand nous, Latins, l'honorons dans nos fêtes,
Nourris d'une même âme, issus du même sang,
Nous célébrons en lui d'un cœur reconnaissant
Le plus humain, le plus aimé de nos poètes.

Muse ! garde nos fils et conduis-les encor
De la maison d'Horace au tombeau de Virgile ;
Fais que leur main fervente, au bois de la Sibylle,
Sache dans les lauriers cueillir le Rameau d'or !

DISCOURS

DE

M. HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS (1),

Au soir de ces fêtes virgiliennes, avant la dislocation de nos troupes lettrées venues des deux côtés des Alpes — comme d'autres étaient venues se joindre dans la Grande Guerre — pour ces beaux tournois pacifiques livrés en l'honneur de la Poésie, me voici chargé de dire adieu à nos hôtes. C'est un rôle bien mélancolique. Sans doute ai-je été choisi parce que mes origines savoyardes m'autorisent à une amitié plus tendre, puisque votre Maison Royale s'appelle encore aujourd'hui la Maison de

(1) Samedi 29 mars, au Palais d'Iéna.

Savoie. Nous gardons à Hautecombe, au bord du lac du Bourget, le lac de Lamartine, ses premiers tombeaux, ceux du Petit Charlemagne, d'Amédée V le Grand, du Comte Vert, du Comte Rouge, sans compter tant d'illustres princesses, comme cette Cécile de Baux qui mérita d'être appelée *Passerose* à cause de son éclatante beauté. Et même il fallut un jour l'énergie oratoire de mon pays natal pour assurer la continuité de la race qui règne aujourd'hui au Quirinal.

Les histoires privées sont à la mode dans la grande histoire. Un ancêtre de votre Roi, Messieurs, Humbert III de Savoie, marié deux fois et deux fois veuf, n'avait pas d'enfant. Désespéré de la mort de sa seconde femme, il traversa le lac du Bourget avec le convoi funèbre de celle-ci et s'en fut se retirer à l'abbaye d'Hautecombe. Cette retraite ne faisait pas l'affaire de ses sujets qui lui envoyèrent une délégation pour l'inviter à revenir sur le trône et à se remarier. Comme il refusait, les Ambassadeurs prirent à part le prieur de l'Abbaye et le menacèrent, s'il ne se joignait à eux pour rendre Humbert à la vie conjugale, de mettre le feu à Hautecombe de telle façon que jamais plus on n'y chanterait messe. L'abbé engagea Humbert à capituler. Et celui-ci promit enfin de se remarier, à la condition, toutefois, qu'on lui trouvât une femme convenable.

Ainsi contraint, il épousa Béatrix de Vienne et en eut un héritier, Thomas, lequel laissa lui-même une lignée magnifique, quatorze enfants légitimes plus deux bâtards. Les Ambassadeurs réussissent quelquefois à l'excès dans leurs ambassades. Ne redoutons point les excès : ils sont

trop rares. Quant à Humbert III, il demanda par testament à être enseveli à Hautecombe, afin d'y rejoindre la préférée de ses trois femmes. Les préférences sont libres... après la mort.

Pour fonder Rome, Enée dut s'arracher aux bras de Didon et s'enfuir. Pour perpétuer la Maison de Savoie, Humbert dut se marier trois fois. Vous déciderez, Messieurs, quel fut le plus cruel sacrifice. Les exigences de la race et de la patrie peuvent être innombrables et diverses.

Les exigences de la race et de la patrie, qui donc les a rendues plus sensibles que Virgile? Un poète comme Virgile — il en est combien dans toutes les littératures assemblées? — contient tout le vaste monde. On peut louer en lui le poète de la terre dans les *Géorgiques* et le poète de la mer avec le voyage d'Enée, le poète des arbres et celui des animaux, le poète de la guerre et celui de la paix, le poète de l'amitié avec l'épisode de Nisus et Euryale et le poète de l'amour où il n'a guère été rejoint que par Racine — l'amour douloureux et fatal qui aboutit à la mort de Didon. Avec Didon n'a-t-il pas fixé d'avance l'image de cette femme éprouvée par la vie, aux cicatrices du cœur mal fermées, menacée dans sa jeunesse, et toute précipitée dans une dernière passion qui est autrement émouvante et pathétique que les passions adolescentes? Ni la Cléopâtre de Shakespeare, ni la Phèdre de Racine n'ont dépassé les accents de Didon abandonnée.

Abandonnée. Il faut bien qu'elle soit abandonnée. Quel critique a donc, le premier, commis l'erreur d'opposer Corneille et Racine dans l'étude des passions? Qu'y a-t-il de plus cornélien que le départ d'Enée, sinon celui de

Titus dans *Bérénice*? Les grands hommes qui ont une mission à remplir sont pour les femmes des proies difficiles, et c'est peut-être ce qui tente celles-ci. Le doux Virgile — M. André Bellessort nous l'a montré à la Sorbonne — est le plus dur des maîtres. Il n'a jamais célébré que l'ordre, le devoir, les dieux, mais son art sacré est tout harmonie. Il a servi ensemble les maîtres de l'heure et les plus humbles travailleurs. Ou plutôt il les a réunis dans la même tâche nationale. « Aucun écrivain, a écrit Gaston Boissier dans sa *Religion romaine*, n'a servi avec un plus grand zèle, et par-dessus tout avec la plus grande sincérité, les desseins d'Auguste... » Et Carducci s'écriait à Mantoue : « Je retirerai le poète des écoles, des érudits, des académies, des puissants du jour, — et je te le restituerai à toi, ô peuple des agriculteurs et des ouvriers, ô vrai peuple d'Italie! Il est de votre sang, de votre âme : c'est un frère très ancien, un paysan, un ouvrier italique qui des rives du Mincio monta au Capitole et du Capitole à l'Olympe... » A quoi bon le retirer des écoles? C'est là que nous avons recueilli l'amitié latine qui nous réunit ce soir. Mais quelle clarté jette un Virgile sur la mission de l'écrivain, soit qu'il nous montre dans une de ses *Géorgiques* la carte de l'Italie suspendue au mur dans le Temple de la Terre et qu'il célèbre sa beauté, son charme et sa fécondité, soit que dans l'*Énéide* il rattache toutes les générations futures à la fondation de la Cité, à la fondation de Rome! Quelle réponse aux propagateurs de désordre et d'anarchie!

C'est précisément parce qu'il entrevoyait dans la pensée humaine traduite par les écrivains des possibilités

dangereuses d'anarchie et de désordre que le cardinal de Richelieu eut l'idée de fonder l'Académie française. Non certes pour asservir cette pensée — chose impossible ! — mais pour lui proposer un but et des images de construction. En encadrant l'écrivain, en le mêlant à la vie générale représentée par les politiques, les grands seigneurs, les évêques, les généraux, Richelieu entendait simplement le faire participer à cette œuvre d'ensemble qui a pour objet l'amélioration du sort commun, aussi bien par la perfection de l'art que par celle des travaux de la terre et du gouvernement des hommes. Votre Académie Royale d'Italie répond, dans la pensée du chef d'État qui l'a créée, à une idée semblable. Nous sommes fiers, ce soir, mon cher confrère, de saluer en vous l'un de ses plus illustres représentants.

Un des plus grands amis de votre pays, un de ceux qui l'ont, sans doute, le mieux compris — il n'est pas de meilleur guide, pour comprendre, que l'amitié — Émile Gebhart raconte ainsi le début de l'un de ses voyages au delà des Alpes : « Il y a quelques années, un mal suspect ayant emporté, en France, une douzaine de valétudinaires, l'Italie avait allumé solennellement, sur ses frontières et à l'entrée de ses cités, des fourneaux de fumigation. Milan, Venise, villes très civilisées, fumaient très discrètement les voyageurs. La farouche Bologne leur infligeait un martyre. A Florence, comme je sortais de la gare sans avoir respiré le poison prescrit par le gouvernement : « On ne fumige donc pas chez vous ? » dis-je au grand gaillard qui portait ma valise.

— *Ah! signore, qui siamo a Firenze!* Ah! monsieur, ici c'est Florence. »

Peut-être ne serait-il pas inutile parfois — de plus en plus rarement, je l'espère — d'allumer des appareils de fumigation à nos frontières réciproques pour purifier l'air de ces mauvais miasmes venus d'un pays à l'autre et chargés de malentendus et de fausses interprétations. Que du moins, ô nos chers hôtes des fêtes virgiliennes, ô nos chers amis d'Italie, vous emportiez cette conviction que l'amitié latine, que l'amitié italienne sont et demeurent intactes, parce qu'ici, c'est Paris.

Je lève donc mon verre à S. Exc. le comte Manzoni, ambassadeur d'Italie, à mon illustre confrère Romagnoli de l'Académie Royale et, puisque leurs noms prennent ce soir pour nous une autorité symbolique, à la Maison de Savoie et à l'Italie tout entière.

DISCOURS

DE

M. RÉBELLIAU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

MESSIEURS

Des cinq sections de l'Institut de France, qui toutes se sont fait représenter à ce bimillénaire français de Virgile, l'Académie des Sciences morales et politiques est la cadette; elle n'a que quatre-vingt-dix-neuf ans... C'est donc à juste titre qu'elle vient, aujourd'hui seulement (1), présenter son salut à nos confrères de l'Académie d'Italie en la personne de l'éminent professeur Romagnoli, et ses félicitations au Comité France-Italie, à son illustre président Albert Besnard, à son vice-président si activement ingénieux, M. Rivain. Elle sera du reste particulièrement heureuse que ce retard m'ait permis, dans une telle assemblée, d'exprimer directement et publique-

(1) Samedi 29 mars 1930, au Palais d'Éna.

ment à S. Exc. M. l'Ambassadeur d'Italie en France, l'expression de notre respectueuse sympathie. C'est par hasard, m'a dit le comte Manzoni, qu'il porte le nom immortel du grand poète et romancier, grand ami de la France et pieux disciple de Virgile. Il y a des hasards intelligents.

*
* *

Aussi bien, mon Académie n'a pas été la dernière à applaudir tant à la glorification mondiale de Virgile qu'à la participation affectueuse que nos confrères italiens ont bien voulu venir y prendre à Paris. De l'Italie ancienne ou moderne, rien ne nous est indifférent. A la vie ardente et énergique de votre nation, à son élan hardi vers l'avenir dans ces temps où, — comme l'Académie italienne nous le disait si bien l'autre jour par votre bouche, cher confrère Romagnoli, — dans ces temps où « l'Humanité doit renouveler sa vie », nul, vous le savez, vous qui nous connaissez, nul ne s'intéresse plus que la compagnie de spéculatifs que nous sommes, philosophes, moralistes, sociologues, économistes, juristes, pédagogues, historiens.

Avec vos savants, en toutes ces disciplines, nous entretenons le plus de rapports que nous pouvons. Nous avons élu cinq correspondants italiens, dont le grand historien de Rome, Ferrero. Votre illustre juriste Salandra a chez nous le titre d'Associé étranger, la distinction, suprême dont dispose l'Institut, celle qui a été

conférée à S. M. Albert I^{er} roi des Belges, à S. M. le roi d'Égypte, et, précédemment, S. M. le roi Victor Emmanuel III, votre auguste souverain.

Ajouterai-je, amis Italiens, en cette réunion que son éclat n'empêche pas d'être intime, que parmi nos membres ordinaires, titulaires ou libres, plusieurs sont des « italianisants » pratiquants, que vous avez pu rencontrer souvent, pèlerins avertis, non seulement de l'érudition ou de l'art, mais de l'économie sociale, dans les plus petits coins de votre vieille terre admirable, rajeunie par toutes les intensités du travail moderne, par toutes les audaces et tous les succès de l'industrie. D'ailleurs, j'ai le plaisir d'apercevoir près de moi, ce soir (comme je le vois chaque samedi, à l'Institut, sous le portrait de Richelieu) S. Exc. M. Barrère, le grand ambassadeur français qui, après avoir suivi, à Rome, durant bien des années, avec la plus loyale et discrète affection, la libre et glorieuse évolution de notre voisine, a eu l'honneur historique de la décider, dans une heure tragique, critique pour l'Europe et pour le monde, à mettre de notre côté, d'abord sa sympathie, puis sa force.

Quant à Virgile, — puisqu'il vous plaît que nous nous entretenions de lui jusqu'à la minute des adieux, — que vous en dirai-je, dernier venant de cette procession de dévots qui, chaque jour de cette belle semaine de l'Esprit, et particulièrement mardi et jeudi, sont venus, dans de grandes cérémonies solennelles, déposer sur son autel tant d'hommages aussi documentés qu'éloquents, élégants ou pathétiques ? Hommages qui, ne l'oublions pas, Mesdames et Messieurs, n'exprimaient pas seulement

les sentiments et la foi de leurs auteurs, mais qui manifestaient autre chose : la constance publique d'une sorte de tradition nationale de la France dans l'admiration et l'amour du poète de Mantoue. Oui, ce culte littéraire est pour nous, non seulement un dogme scolaire que notre éducation classique entretient, mais souvent, dans nos milieux lettrés, une sorte d'héritage familial. Sainte-Beuve aimait à rappeler que c'était son père, modeste médecin à Boulogne-sur-Mer, qui lui avait révélé Virgile. En ce qui me concerne, Messieurs, ce que je puis, ce que je dois vous dire, c'est qu'en vous parlant, j'entends en moi les enseignements et les ferveurs de mes illustres maîtres : Gaston Boissier et Fustel de Coulanges, Constant Martha et Alfred Croiset ; et que je me ressouviens aussi des travaux de mes contemporains, collègues et amis : René Cagnat, Maurice Croiset, Camille Jullian, Frédéric Plessis, Aimé Puech, Alfred Jeanroy, Lantoiné, Lallier, Lejay, Carcopino, Gsell, belle liste, encore qu'incomplète, des prêtres actifs de l'Église de Virgile en France.

*
* *

Pour nous, — Virgiliens « moraux et politiques » — le caractère de nos études habituelles ne nous autorise guère à parler littérature. Sans doute, chacun de nous, au jardin secret de sa vie intérieure, a, pour honorer Virgile et pour l'aimer, telles ou telles de ces raisons d'esprit ou de cœur que les fêtes de ces derniers jours nous ont donné l'occasion de récapituler. Mais il y a plus...

Quelques-uns de ces motifs nous touchent spécialement, par cela même que nous nous piquons de travailler spécialement à l'histoire de la philosophie. Oui, dans un tableau que j'imagine du développement de la pensée occidentale, nous serions portés à réclamer pour Virgile un peu plus de place. Car si de sa vie nous connaissons encore peu de chose, nous apercevons du moins où il forma sa jeunesse, et comment continua de se développer sa culture. Ce que le jeune campagnard de la plaine des environs de Mantoue trouva, — déjà peut-être aux écoles de Crémone, probablement à Milan, sûrement à Rome, et encore et largement à Naples, dans les études poursuivies par lui au cours d'une vie tour à tour recueillie et voyageuse, laborieuse partout, — ce fut cette pensée grecque, dont M. Romagnoli travaille avec tant de talent à vulgariser parmi ses compatriotes les chefs-d'œuvre dramatiques et poétiques. C'était le temps où triomphait partout, sur le Latium agreste, la revanche spirituelle de l'Hellade vaincue. Virgile en subit la maîtrise, mêlée, du reste, de beaucoup d'éléments orientaux, sublimes ou subtils ou étranges, — souffles parfois, je dirais messianiques, velléités morales ou vagues aspirations d'un monde las et anxieux; expériences scientifiques, curiosités astrologiques, disciplines ascétiques et mystiques hermétismes. Toutes ces révélations plus ou moins systématisées, toutes ces suggestions plus ou moins troubles — d'autant plus attirantes peut-être — il les accueille, il les recueille avec un enthousiasme inquiet que ses vers respirent encore; il les enregistre avec cette docilité studieuse que notent tous ses bio-

graphes anciens. Figurez-vous chez lui l'avidité qu'eurent plus tard, soit, en cette même Italie, un Pic de la Mirandole, une Olympia Morata, un Cesare Cremonini; soit, chez nous — (Pierre de Nolhac ne me blâmera pas de ce rapprochement) — ces poètes du XVI^e siècle qui, à Virgile, doivent tellement. Non seulement il lisait un Thucydide, qui le prédisposait peut-être à se rallier au Césarisme d'Auguste, mais il apprit, des Grecs, mathématiques, médecine, astronomie. Il connut les primitifs Orphiques et Héraclite, et Pythagore, — les grands docteurs classiques Aristote et Platon, — et Épicure, le dieu de Lucrèce, et les premiers Stoïciens, et Zénon, et Posidonios, et la Nouvelle Académie, et les disciples plus ou moins novateurs de Platon et d'Aristote dans le proche Orient. Ne distinguons-nous pas tous ces éléments divers, ingénûment mêlés, dans les nombreux passages des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*, où sa muse pensive aborde les problèmes cosmiques et ceux de la vie future? Que cette foi composite soit très originale, peut-être pas, mais elle est passionnément religieuse et morale. Il y met, avec sa puissance d'imagination et d'action, les besoins de certitude et de bon sens, de solidité substantielle et d'envolée, cependant, vers l'idéal, qu'appelait à son aide, pour vivre, ce monde méditerranéen, dont la mythologie puérile ne suffisait pas à corroborer la volonté de relèvement sous la main de Rome organisatrice...

Après Lucrèce, et à l'encontre du grand matérialiste à l'agnosticisme résigné ou hautain, Virgile nous montre la poésie romaine, adoptant, popularisant, glorifiant un

idéalisme optimiste, indispensable aux renaissances actives et fécondes. Ne prétendons pas insérer dans la liste honorable des philosophes de la Rome antique un grand créateur méconnu : souhaitons seulement qu'on ajoute à la couronne de Virgile un rayon de plus; saluons en lui un coopérateur éminent, — et pour nous, on l'a trop oublié peut-être, un témoin renseignant — de la sagesse constructive latine.

*
* *

A titre d'excuse — je n'ose pas dire, devant les savants qui sont ici, à titre de preuve — de cette conception d'un Virgile quasi philosophe, je voudrais ce soir invoquer uniquement un seul texte, — un texte que la plupart d'entre vous, Mesdames et Messieurs, ont eu sous les yeux et dans les mains : le portrait physique, le plus ressemblant, je crois bien, de Virgile, ce portrait que M. Rivain a mis sur la couverture de quelques programmes des fêtes organisées par le Comité France-Italie.

La mosaïque africaine dont il est la figure centrale, l'Institut de France s'enorgueillit d'en posséder une reproduction fidèle, unique et précieuse. Elle est suspendue audessus de la porte des salles de séances ordinaires de chacune de nos Cinq Académies. Oui, Messieurs, chaque fois que nous entrons chez nous, nous avons le privilège, — en levant la tête très haut, il est vrai, et cela convient, — d'apercevoir le grand poète de l'Italie ancienne.

Vêtu d'une toge blanche, bordée de bleu autour du

cou, il est assis, droit et ferme, le bras droit replié sur la poitrine. L'index de la main relevée se recourbe, soit pour la réflexion observatrice qui cherche le mot juste et la nuance exquise, soit pour la correction utile que jusqu'à la mort son souci de la perfection apportera à son *Énéide*.

Car dans ce tableau on lui lit l'épopée qu'il voulait brûler; sa main gauche en tient sur son genou les premières feuilles. Deux Muses sont à côté de lui, mais deux Muses qui ne sont pas les Muses familières des *Nuits* de notre Musset, penchant sur un enfant malade leur caresse amoureuse et maternelle. Elles sont debout, lui assis, graves comme des conseillères, respectueuses comme des servantes. L'une lit, avec une émotion que traduit son regard ardent. L'autre écoute, accoudée sur le dossier du siège, et sa riche robe de théâtre et le masque qu'elle porte nous indiquent qu'elle est la Muse de la Tragédie. Et rien de plus noble que le groupe de ces trois attitudes.

Mais le visage du poète ne l'est pas moins. Nulle langueur d'idylle, nul délire orgueilleux. Ni fadeur, ni air sibyllin. Le Victor Hugo des *Feuilles d'Automne* n'aurait point reconnu là un « des poètes sacrés, échevelés, sublimes » devant lesquels il voulait prosterner le monde. Le Virgile de la mosaïque d'Hadrumète est très simple. Sous le crâne rond aux cheveux plats, taillés court à la romaine, une face maigre, osseuse, pommettes saillantes, nez long et rectiligne, bouche large, fines lèvres closes. Le front haut découvert aux tempes. Deux orbites prononcées, du fond desquelles, sous les sourcils

noirs très arqués, les yeux reculés font jaillir deux flammes.

Que nous ayons ici l'auteur de l'*Enéide*, le vers inscrit sur la feuille de l'homme assis, le vers huitième du chant premier, le garantit. Mais sans cela, et sans les Muses assistantes, ce pourrait être, cette figure auguste, celle d'un jurisconsulte romain consultant, ou d'un professeur qui va commenter Platon aux patriciennes de Rome. Mieux encore, peut-être : celle d'un jeune pontife d'un Capitole où Jupiter est en train de se purifier, — ou même, — au Moyen Age on n'en eût pas douté ! — quelque sage d'Alexandrie ou de Damas, qui, devenu disciple du Prophète de Nazareth, médite la parole qu'il va porter au vaste monde.

En tout cas, mon cher confrère Romagnoli, ce Virgile de l'Institut de France, devant le visage duquel vous m'excuserez de m'attarder, c'est bien un de ces *pii vates* qu'avec les guerriers blessés aux champ d'honneur et les *sacerdotes casti*, l'*Enéide* loge dans l'immédiate félicité des Champs Élyséens. Et pourquoi ?

Parce qu'ils ont tenu un langage « digne de Phœbus Apollon »....

Parce qu'ils ont connu et pratiqué l'office vrai du grand art....

Parce qu'ils ont compris que la langue des vers n'est pas un simple délice mélodieux et frivole, mais un apostolat sacré, sévère et tendre tout ensemble. Et telle est bien l'image que vous vous faites, comme nous, de notre commun Virgile : un « enchanteur » bienfaisant, venu mettre au service de la civilisation universelle *la vertu ouvrière* — (je me plais à citer les beaux mots de l'a-

dresse de l'Académie royale d'Italie dont vous êtes l'éloquent porteur) — *la vertu ouvrière* du lyrisme épique de la « race latine », se consacrant à célébrer, en une musique pleine d'idées, « la joie laborieuse des champs, la paix et la justice ».

*
* *

Au surplus, amis Italiens, les poètes de cette sorte ne sont-ils pas précisément ceux en qui notre France aussi a salués, depuis sa renaissance au XVI^e siècle, les interprètes les plus adéquats de son plus haut rêve? Ronsard, du Bellay, d'Aubigné; — Corneille et Racine en leurs échappées lyriques; — André Chénier, qui n'eut que le temps de dessiner ses ambitions; — Lamartine, Vigny, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Mistral, dans leurs œuvres les plus représentatives d'eux-mêmes, et encore aujourd'hui les plus populaires chez nous...

Et cette lignée d'harmonieux docteurs ne se poursuit-elle pas, de nos jours, chez nous, comme chez vous? Cela, on l'oublie trop peut-être, même chez ces élites raffinées des extrémités de l'Europe ou de l'Amérique, ou du proche Orient, qui cherchent dans notre civilisation méditerranéenne les secrets de l'éternelle beauté. — A nos poètes français d'hier et d'aujourd'hui, comme à vos poètes italiens, que l'on ne fasse pas l'injure de demander seulement les bijoux de la grâce et de la fantaisie. Tous, Heredia, Baudelaire et Verlaine, Rostand, Coppée et Richepin, Gasquet, Samain, Angelier et Dorchain, Henri de Régner,

Paul Fort, Francis Jammes, Le Goffic, Claudel et Valéry, — tous, graves quand il le faut, ils soutiennent et perpétuent cette volonté généreuse de promouvoir, par la poésie sous ses diverses formes, la qualité de l'être humain, de mettre le langage charmeur au service des patries, de l'humanité, de l'idéal.

Et ainsi, Messieurs, à tous les traits que nous sommes obligés de constater chez l'une comme chez l'autre de nos deux nations, — lorsque le tumulte de la vie contemporaine nous laisse le loisir de nous regarder en face et d'apercevoir nos vrais visages, — à tous ces traits, il convient à nous, observateurs et historiens des idées et des âmes, d'ajouter ce qu'attestent nos poètes respectifs : notre communauté d'idéal.

« Quelle vétille ! » diront peut-être les réalistes positifs. Ils se trompent, et leur vue est courte si elle ne tient pas compte de ces « impondérables » qu'un Bismarck même n'avait garde de nier. Il y a chez les peuples vis-à-vis les uns des autres, comme chez les individus, des répugnances et des antipathies contre lesquelles, — l'histoire le prouve, — les « ententes » politiques ou militaires les plus ingénieusement ou les plus impérieusement combinées, ou même les « accords » financiers et économiques les plus consciencieusement calculés ne peuvent rien, et se brisent. Et par contre, n'avons-nous pas vu il y a seulement quinze ans, en dépit des prévisions de la Diplomatie et de « l'Économique », le verbe passionné d'un de vos grands « poètes du Capitole » faire sentir et faire accepter à tout votre peuple, au delà et au-dessus des objections de l'intérêt apparent, le commandement de

l'Idéal, les « raisons du cœur » et l'appel des fraternités éternelles?... Amis italiens, nous nous rappelons cela.

*
**

En tout cas, Messieurs, — nous intellectuels, et fiers de ce nom, — sans nous laisser impressionner et dominer par les forces visibles et palpables, et par leurs succès logiquement condamnés à l'éphémère, — faisons ce que nous pouvons. Entretienons entre nos deux peuples, entre nos deux jeunesses surtout, parmi les villes et les campagnes, ces fraternisations intellectuelles qu'il est trop aisé de railler. Elles sont bonnes. Elles réveillent ou tiennent éveillés, entre les hommes de même race, les souvenirs de leur parenté originelle, le goût d'une amitié prédisposée, la conscience de la ressemblance ou de l'analogie des caractères, des instincts, des façons naturelles de penser, des impulsions sentimentales. Ne permettons pas à l'âme populaire, chez vous ni chez nous, d'oublier qu'entre les gens de France et d'Italie la nature a créé des affinités physiques indestructibles, et qu'elle les conserve obstinément, affinités que les faits eux-mêmes, nonobstant les erreurs ou les fautes des gouvernements, se sont chargés, aux heures solennelles, de faire exploser, et de traduire en actes merveilleux.

Mens agitat molem, a dit encore notre Virgile. Chez nous, — chez nous intellectuels latins, et j'entends d'origine latine, ou de culture latine, ou même seulement de sympathie et de gratitude latine, — cette foi en la force et la victoire de l'Idée se sent, à l'heure qu'il est, l'obligation indispensable d'une ambition très haute...

Héritiers directs et de naissance, vous Italiens et nous Français, de la Rome antique; — ou bien Latins exilés loin du berceau ethnique et dispersés à travers le monde, mais toujours fidèles à la Race, — ou bien même étrangers d'autres races, mais Latins adoptifs, convertis librement par la conviction ou par l'art, par le respect ou par l'admiration, à la religion de la vieille *Alma Mater* du monde occidental européen, — tous, quelque part que nous soyons logés dans l'univers, disciples anciens ou nouveaux et propagateurs conscients et volontaires de la raison méditerranéenne alliée au mysticisme chrétien, — nous avons à la fois un grand devoir et un grand droit, dans la paix nouvelle qui, peineusement, s'élabore.

Si l'on veut, — et c'est encore ici un mot de notre poète qui nous revient, — si l'on veut *paci imponere morem*, fonder dans l'humanité « un état d'âme de la paix, » — si l'on veut qu'elle soit, cette paix, complète, sincère, durable, — il faut que la Latinité, soit celle qui demeure concentrée au Midi, à l'Ouest et au Centre de l'Europe, soit celle qui s'épand à travers les autres continents, il faut que ce bloc latin réclame et qu'il obtienne, dans l'œuvre constructive de cette paix, la place de sa maîtrise animatrice, vérifiée et consacrée par vingt siècles de tradition et de bienfait. Si, pour le moment, nous, intellectuels latins qui disons ces choses, nous ne sommes pas les maîtres de ce « renouvellement de l'humanité » dont l'Académie d'Italie vient de nous parler, on ne saurait longtemps se passer de nous dans la préparation des nouveaux avènements humains.